

Lettre à monsieur Linguet en réponse aux observations, sur la question "si l'air contribue à la propagation de l'épizootie contagieuse" inférées dans le No. 24. des Annales Tom. 3. pag. 475. & suiv. / [F.R. de Berg].

Contributors

Rapedius de Berg, Ferdinand Pierre, 1740-1800.
Linguet, Simon Nicolas Henri, 1736-1794.

Publication/Creation

[London?] : [publisher not identified], [1780?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/c9h47jvc>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

F. R. à Berg.

Lettre à M^l Linoquet.



LETTRE

A MONSIEUR

LINGUET

EN RÉPONSE

Aux observations, sur la question “*si*
,, *l’Air contribue à la propagation*
,, *de l’épizootie contagieuse*,, insérées
dans le N.º 24. des *Annales* Tom.
3. pag. 475. & suiv.

LIBRARY

A MONSIEUR

LINGUET

EN REPOSE

030443

Les observations sur la question de
la constitution de la propagation
de l'énergie contagieuse, insérées
dans le N^o de des Annales Tom
I. 1782 & 1783.

Handwritten signature
L. J. J. J. J.

LIBRARY

EXTRAIT du N.^{ro} 24. des Annales
 Politiques, civiles & Littéraires du
 18.^e siecle. Tom. 3. Pag 475.

B R U X E L L E S.

„ Mémoire qui a remporté, au jugement de la
 „ société Royale de Médecine de Paris, le prix
 „ d'une Médaille d'Or, proposée par M. Le Duc
 „ DE CHAROST, sur le sujet suivant :

Déterminer, par une description exacte, des symptômes, à quel genre de Maladie on doit rapporter l'Epizootie de 1774. 1775. & 1776. , dans la Flandre, l'Andraisis, le Calaisis, le Boulonnois, & l'Artois
 qu'elle a pu en être la source & par quelle voie elle s'est communiquée ? *s'il y a des faits constatés qui prouvent que l'air contribue à sa propagation*

Par M. F. R. De B.

„ Ce Mémoire n'étant pas imprimé & méritant
 „ d'être connu, j'ai cru en devoir
 „ une notice détaillée.
 „
 „

„ Les Caractères de la Maladie posés, l'histoire
 „ de sa filiation développée, l'Auteur examine *s'il*
 „ *y a des faits qui puissent prouver que l'air en favorise*
 „ *la propagation.* Un Médecin célèbre, M. *Paulet*,
 „ nie en général que l'air puisse servir de canal à ces
 „ inoculations meurtrières. Il lui semble absurde
 „ de supposer que la nature ait pu attacher une pro-
 „ priété aussi terrible à un élément, de l'usage for-
 „ cé duquel elle fait dépendre la vie de tous les
 „ êtres animés.

„ En s'écartant de l'Eau & de la Terre infectées,
 „ on est sûr de se garantir de leur influence ; mais
 „ l'air que rien ne borne, l'air qui passe sans cesse
 „ d'un poumon à l'autre, l'air qu'une agitation non
 „ interrompue fait rouler successivement sur tous
 „ les points du monde, seroit un moyen de destruc-
 „ tion trop efficace, suivant M. *Paulet*, s'il pouvoit
 „ se charger des particules pestilentielle ; il auroit
 „ déjà dépeuplé la terre cent millions de fois.

„ A ce raisonnement, à l'exemple tiré de la Peste,
 „ proprement dite, que l'on arrête, en élevant des
 „ barrières sur la terre, quoique la circulation de
 „ l'air continue d'être libre, M. *Paulet* a joint une
 „ expérience qui semble décisive ; il a fait, comme
 „ je l'ai rapporté, remplir un Ballon de l'air expiré
 „ par un malade mourant de la petite Vérole con-
 „ fluente. Cet air assurément chargé des miasmes
 „ les plus infects a été aspiré par des enfans.

.

„ ils n'en ont eu aucune incommodité.

„ Si la petite Vérole ne peut pas avoir l'air pour
 „ agent, il n'est pas probable qu'il soit plus docile
 „ envers les autres furies de la même famille. l'Au-

▼

„ teur de ce Mémoire n'est pas cependant de la même opinion. Il croit que l'air a la propriété de charrier le venin que les exhalaïsons y dispersent. Il rapporte des expériences aussi : des étables soigneusement séparées quoique voisines, & qui ne communiquoient que par un passage ouvert à ce fluide, ont été successivement dévastées.

„ D'autres éloignées de 100. de 120. pas, & sévèrement interdites à ce qui auroit pu favoriser l'introduction furtive du mal par un autre contact, mais qui se trouvoient sous le vent, d'un dépôt attaqué, n'ont pu se préserver.

„ D'autres dans la même position se sont sauvées en coupant la communication même aérienne, par un feu lent & continué, de Foin mouillé, de bois verd aidé quelque fois avec du soufre, de la poix, & tout ce qui peut donner à la fumée plus d'épaisseur & d'efficacité. Ce rempart nébuleux a dérouteré l'ennemi.

„ Enfin, au Village de *Tumaide*, en *Hainaut*, toutes les bêtes du lieu, excepté onze, ayant été rassemblées, une heure seulement, par un zèle plus pieux qu'éclairé sur le cimetièrre de la Paroisse, elles sont toutes tombées malades, quoiqu'au moment de l'union momentanée, il n'y en eut eu que trois ou quatre d'attaquées; les onze qu'on avoit laissées à l'écart, sont restées seules intactes.

„ Quelqu'impofantes que soient ces expériences.

.
„ elles n'ont cependant pas, il faut l'avouer, la force de celle de *M. Paulet* : quelqu'habile que soit un Canonier, si, à 500. toises, il n'a pas touché le but qu'il visoit, je ne dirai pas que le Canon ne contenoit pas de boulet : mais si le but est por-

„ té contre l'embouchure ; qu'il ait le même dia-
 „ mètre que le tube foudroyant , & qu'après le coup
 „ il subsiste encore , je serai fondé à croire qu'en
 „ effet le Canon n'étoit chargé qu'à poudre.

„ Pourtant l'Auteur de ce Mémoire s'explique
 „ d'une manière qui peut concilier son opinion avec
 „ celle de M. *Paulet*. Les miasmes vénimeux , em-
 „ portés par le courant de l'air , conservent à la vé-
 „ rité , suivant lui , leur activité , jusqu'à leur disso-
 „ lution ; mais par l'agitation même de ce fluide ,
 „ ils sont bientôt dissous , & cessent d'être funestes.
 „ Alors ce n'est que d'une communication prompte
 „ & immédiate qu'il faudroit se garder.

„ Il en seroit de ces vapeurs pestilentiennes , com-
 „ me du vent enflammé qui parcourt quelques fois
 „ les déserts de l'Afrique ; il est mortel si on le res-
 „ pire à l'instant de son passage ; mais si on l'évite ,
 „ en se jettant le visage contre terre ; si l'on n'en
 „ est atteint qu'à une certaine distance de la four-
 „ naise où il s'est embrasé , on échappe à sa malig-
 „ nité : cette modification diminueroit nos terreurs ,
 „ & sembleroit un peu excuser la nature „



LETTRE, en réponse aux observations précédentes.

M O N S I E U R,

Votre application constante à la recherche des vérités utiles vous a engagé, en 1778, à lire un Mémoire sur la nature, l'origine & la propagation de l'Épizootie qui a désolé plusieurs Provinces de France dans les années 1774. 1775. & 1776., & même à en donner un Extrait dans le N.^o 24. de vos Annales.

La question, agitée dans ce Mémoire "si l'air", peut contribuer à la propagation des maladies contagieuses,, vous a paru surtout mériter d'être approfondie.

M. *Paulet*, Médecin célèbre, avoit prononcé *négativement* sur cette question.

Son opinion se trouvoit appuyée sur des faits qui paroissoient décisifs.

J'ai répondu *affirmativement* à la même question.

Mon opinion se trouvoit aussi appuyée sur des faits; mais quelque décisives que m'ayent paru les expériences que j'y alléguois, elles ont dû faire moins d'impression que celles de M. *Paulet*.

Mes observations ont été faites dans un Pays où la police, qui m'étoit confiée, ordonnoit l'anéantissement subit des corps nécessaires aux expériences: elles n'ont jamais pu avoir l'étendue de celles que M. *Paulet* a été à même de faire sur ces corps mêmes.

Toutes mes observations se réduisent à une seule; que voici.

„ L'Epizootie (dont-il s'agit) se communique
 „ nécessairement , inévitablement , à toutes les Bêtes
 „ d'une Prairie attachées à vingt pas les uns des au-
 „ tres à des piquets fichés en terre, dès qu'une
 „ d'entre ces Bêtes se trouve infectée de cette Pes-
 „ te: elle se communique, dans le même cas, à tou-
 „ tes les Bêtes d'une étable ; à toutes celles enco-
 „ re de deux étables différentes, s'il y a entr'elles
 „ une communication d'air „

Pour en conclure, comme je le fais, *que l'air contribue essentiellement à la propagation de l'Epizootie*; il faudroit avoir vu, comme moi, cette expérience cent & cent fois répétée ; avoir été témoin des précautions cent fois réitérées, que l'on a prises pour empêcher toute communication immédiate entre les Bêtes, & s'assurer que la Maladie n'avoit pu se contracter ou par un Contact immédiat ou par déglutition.

Ceux qui n'ont pas suivi ces détails par eux-mêmes ont pu d'abord douter de la vérité de mes observations ; & si des expériences de l'étendue de celles d'un célèbre Médecin s'y trouvoient contraires, il étoit tout naturel que le Lecteur impartial se rangeat de son côté.

Il n'est donc pas étonnant, Monsieur, que vous ayez donné la préférence à l'opinion de M. *Paulet* sur la mienne.

M. *Paulet* seul peut avoir tort s'il s'est laissé éblouir par des expériences peu exactes ou non suffisamment répétées, ou diversifiées.

Son autorité doit être certainement d'un très grand poids pour ceux qui, n'ayant pas été à portée de voir par eux-mêmes, doivent croire sur parole.

Pour moi qui ai vu par moi-même, j'ai cru devoir mettre toute autorité à part & je n'en ai cité

au-

aucune pour appuyer mon opinion ; parce que, pour répondre à la question proposée, il falloit prouver les allégués par des *faits constatés*. J'ai fondé mon opinion sur des *faits*, & je n'en ai rapporté aucun dont je ne fusse en état de procurer la preuve : ayant ainsi renoncé à citer des autorités en ma faveur, j'ai cru pouvoir me dispenser de combattre celles qui m'étoient contraires.

Par la même raison je me suis refusé des raisonnemens par analogie : je n'ai pas disserté sur la nature du fluide de l'air, ni sur ses propriétés connues ; ni sur la nature de la propagation de la petite vérole : j'ai posé un *fait* qui, s'il est vrai, démontre la propagation de l'Épizootie par le fluide de l'air ; & j'en ai conclu que cette propagation *pouvoit* s'opérer par ce véhicule.

J'eusse pu appuyer mon opinion de celle du Dieu de la Médecine ; qui, suivant le rapport de *Thucydide*, délivra la Ville d'*Athenes* de la Peste qui désoloit l'*Attique*, en faisant allumer de grands feux dans toutes les rues, & y faisant jeter toutes sortes d'Aromates. Cette pratique, d'écarter la Peste par la purification de l'air, étoit d'usage chez les Égyptiens de tems immémorial, & *Hypocrate* la tenoit de ce Peuple.

J'eusse pu citer avec beaucoup d'avantage *Galien*, *Celse*, *Sidenham* & l'ouvrage de *M. Arbuthnot* des effets de l'air sur le corps humain, dans lequel cet Auteur savant démontre, par une infinité de faits incontestables, “ que l'air s'impregne de toutes espèces d'émanations, & qu'en conséquence il est pur ou impur, salubre ou infect, selon les émanations dominantes dont il est chargé. ”

J'eusse pu opposer ces autorités à celle de *M. Paullet* ; mais des Argumens de cette espèce m'avoient

paru ne rien devoir ajouter à la vérité des faits dont j'indiquois les preuves.

Si cependant, lors de la rédaction de mon Mémoire, j'avois été à même de connoître le savant ouvrage de M. *Vicq d'Azyr* sur les maladies pestilentielle des Bêtes à Cornes, (a) fruit de trois années d'observations faites par lui-même, & par ordre du Roi, sur les lieux où l'Épizootie exerçoit ses ravages, j'eusse pu citer en faveur de mon opinion de nouvelles expériences, plus récentes, aussi constatées que les miennes; & qui, par leur nature, ont bien plus de force que celles alléguées par M. *Paulet*.

Cet Ouvrage ne me fut connu qu'au moment, pour ainsi dire, ou parut le N.^o 24. des annales; & j'en aurois dès lors fait usage en faveur de mon opinion & contre celle de M. *Paulet*, si j'avois eu l'intention de faire imprimer mon Mémoire: je ne pouvois pas m'attendre non plus à ce qu'on le fit

(a) M. *Vicq d'Azyr* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin Consultant de Mgr. le Comte d'Artois, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'Anatomie, Commissaire Général pour les Epidémies, premier Correspondant de la Société Royale de Médecine; se transporta en 1774, 1775 & 1776. par ordre du Roi, avec un second Commissaire, dans toutes les parties du Royaume de France infectées de l'Épizootie. Il a rendu compte au public de sa commission & de ses expériences dans l'Ouvrage cité ci-dessus intitulé „posé des moyens curatifs & privatifs qui peuvent être employés „contre les Maladies Pestilentielle des Bêtes à Cornes &c. Publié par ordre du Roi. „ L'impression de cet Ouvrage n'a été achevée qu'en 1777. Mon Mémoire fut envoyé à la Société Royale de Médecine avant le mois de Juin 1777, suivant les conditions du programme. Les premiers Exemplaires de l'Ouvrage de M. *Vicq d'Azyr* n'ont paru à Bruxelles qu'en Novembre 1777.

imprimer; sur tout après l'Extrait que vous en aviez donné au public, & dont la lecture devoit lui plaire davantage que celle du Mémoire même.

Je n'avois donc aucune idée d'entrer en lice avec M. *Paulet*, lorsqu'en Janvier 1780. je fus informé, par M. *Vicq d'Azyr*, que la Société Royale de Médecine avoit jugé à propos de faire imprimer mon Mémoire; & que l'impression venoit d'en être achevée.

Cette circonstance inattendue, l'importance de la question, que mon Mémoire avoit pour objet, & l'intérêt que vous même, Monsieur, avez paru y prendre, m'ont fait changer de plan; & j'ai cru bien faire, à l'aide d'un renfort que me fournit l'ouvrage de M. *Vicq d'Azyr*, de vous présenter la question dont il s'agit sous un nouveau point de vue.

M. *Paulet* „ *nie en général* que l'air puisse servir de „ canal aux inoculations meurtrières des maladies „ pestilentièlles,

Voici comme il prouve son sentiment.

„ 1.^o Il lui semble *absurde* de supposer que la nature ait pu attacher une propriété aussi terrible „ à un élément de l'usage forcé duquel elle fait dépendre la vie de tous les êtres animés.

„ En s'écartant de l'eau & de la terre infectées, „ (dit-il) „ on est sur de se garantir de leur influence; „ mais l'air, que rien ne borne, l'air, qui passe sans „ cesse d'un poulmon à l'autre, l'air qu'une agitation non interrompue fait rouler successivement „ sur tous les points du monde, seroit un moyen „ de destruction trop efficace, „ (suivant M. *Paulet*) „ s'il pouvoit se charger des particules pestilentièlles; il auroit déjà dépeuplé la terre cent millions „ de fois.

2.^o M. *Paulet* appuye ce raisonnement de l'ex-

emple de la Peste proprement dite „ que l'on arrête (dit-il) “en élevant des barrières sur la terre, quoi- „ que la circulation de l'air continue d'être libre. „

3.^o A cet exemple il joint l'expérience suivante, qui lui semble décisive.

„ Il a fait remplir un Ballon de l'air expiré par „ un malade mourant de la petite vérole confluen- „ te. Cet air, qui étoit, „ (suivant M. *Paulet*) „ assurément chargé des miasmes le plus infects, „ a été aspiré par des Enfans, ils n'en ont eu aucu- „ ne incommodité. „

Ma Logique aura une marche exactement inverse. Je citerai d'abord des expériences qui prouvent „ que les Bestiaux, qui aspirent naturellement, com- „ me ceux à qui l'on fait aspirer, une quantité *suf-* „ *fisante* d'air *suffisamment* chargé du miasme de l'Épi- „ zootie, dont-il s'agit, contractent cette maladie „ nécessairement, „ ; qui prouvent “que ceux qu'on „ fait, au centre de l'infection, garantir de l'aspira- „ tion, même en leur faisant éprouver le Contact „ immédiat d'un corps infecté du miasme, peuvent „ ne pas contracter l'Épizootie ; „ qui prouvent „ enfin “ qu'il n'est gueres apparent que cette Mala- „ die se communique par le simple Contact, ne fut „ que le miasme se trouve *appliqué sur une playe*, „ formée par l'art ou par accident ; „ & “que ce- „ pendant, à l'exception d'un tel Contact, il n'y a „ que deux autres manières dont elle se communique „ nécessairement ; savoir par *déglutition* des matières „ infectées, & par *Aspiration* suffisante de l'air suffi- „ samment chargé du miasme ; soit que cette as- „ piration se pratique par l'art, ou qu'elle se trou- „ ve nécessitée par la *Cohabitation*. „

2.^o J'opposerai, en faveur de mon opinion, l'ex-
emple des effets de la Peste & de la petite Vérole, „

aux exemples que M. *Paulet* allégué en faveur de la fièvre.

3.^o Je démontrerai, par les faits & par le raisonnement, que “la nature a attaché à l’air & à l’eau, „ à ces élémens de l’usage forcé desquels elle fait „ dépendre la vie de tous les êtres animés, la propriété terrible de servir de canal aux inoculations „ meurtrières des Maladies Pestilentiellees.”

RÉSULTAT des expériences de M. *Vicq d’Azyr*, relativement à la recherche du fait comment se contracte la Maladie Pestilentielle du gros Bétail.

„ Les seuls moyens *surs & infaillibles* d’inoculer „ l’Epizootie sont,

„ 1.^o *La Cohabitation*, moyen de communication aussi prompt qu’il est assuré.”

„ 2.^o *L’introduction des vapeurs viruleuses dans les nazeaux des Bêtes saines*; ce qui se pratique en recueillant dans des vessies ces vapeurs prises à l’ouverture des cadavres dans l’abdomen & dans les boyaux & introduisant ces vapeurs dans les nazeaux des Bestiaux sains par le moyen d’un tuyau, ou bien en faisant crever ces vessies sous leurs nazeaux.

„ 3.^o *La déglutition opérée en faisant manger à une Bête saine du fourage avec quoi l’on vient de frotter une Bête infectée*; en lui faisant manger du pain trempé dans le sang ou dans la bile infectée.”

„ 4.^o *L’Inoculation pratiquée par deux tampons de filasse, trempés dans la bile, dans la morve, ou dans la chassie d’un animal malade, introduits dans deux playes faites à la peau d’un animal sain.*”

„ Pour inoculer cette Epizootie il ne suffit pas de

„ piquer à diverses reprises le cuir des Bestiaux sains
 „ avec un scalpel trempé dans le pus de Bestiaux malades.

„ Difficilement on réussira à la communiquer par la
 „ voie des frictions soit avec les mains impregnées
 „ de virus, soit avec du foin, soit avec des peaux
 „ infectées.

„ On ne réussira pas toujours à la communiquer
 „ en mettant sur le dos de Bêtes saines les habits
 „ infectés d'hommes, qui ont servi dans les hôpi-
 „ taux vétérinaires.

„ Dans le cas de *Cohabitation*, l'on a inutilement
 „ tenté de préserver les Bestiaux sains en les frottant
 „ d'huile, ce qui sembleroit devoir ou pouvoir les
 „ préserver, s'il étoit vrai que cette maladie se con-
 „ tractat par l'introduction du virus par les pores
 „ de la peau ; „

*Le seul exemple connu d'une Bête préservée dans le
 cas de Cohabitation est celui “ d'un Veau longtems
 „ nourri dans une étable où étoient des Bestiaux
 „ malades, sans qu'il ait été attaqué de l'Épizootie,,
 M. Vicq d'Azur “ l'avoit logé loin des autres bestiaux
 „ dans une espèce de Cage faite avec des morceaux
 „ de bois, on lui donnoit des alimens bien choisis,
 „ & une personne, qui n'approchoit point des bê-
 „ tes malades, lui frottoit à diverses reprises dans
 „ la journée, le nez & la bouche avec du Vinaigre
 „ d'Ail très-fort, pendant qu'il ne mangeoit point il avoit
 „ les nazeaux renfermés & maintenus dans un panier
 „ d'osier frotté avec de l'huile de Térébenthine,, (a)*

Ces assertions de M. *Vicq d'Azur*, appuyées cha-
 cune par ses expériences, rapportées avec le détail

(a) Voiez l'Extrait ici joint de l'ouvrage susmentionné de
 M. *Vicq d'Azur*.

le plus satisfaisant , dans son ouvrage dont je joins ici un Extrait ; me semblent décisives quant au fait “ que l'*Épizootie* a eu l'air pour agent ; „ elles semblent démontrer, bien décisivement, que sur ce point M. *Vicq d'Azur* a pris la nature sur le fait dans une infinité de cas.

Examinons maintenant sans partialité l'expérience de M. *Paulet*, (rapportée ci-dessus) & ce qui en résulte.

L'on doit , ce me semble , la trouver décisive quant au fait “ que dans ce cas de M. *Paulet* la petite Vérole n'a pas eu l'air pour agent : „

Mais on ne sauroit , je crois , aucunement la trouver décisive quant à la question “ si la petite vérole „ peut avoir l'air pour agent. „

Une expérience affirmative du genre de celles qui ont déterminé & fixé mon opinion sur l'influence de l'air dans les maladies pestilentiennes, me paroît prouver plus que cent Négatives de l'espece de celle de M. *Paulet* ; & ce dans le sens du principe qui fait dire & admettre en logique , comme en jurisprudence, qu'un témoin qui affirme prouve plus que cent autres qui nient.

Des Médecins disent “ que des vessies pleines de vapeurs viruleuses recueillies à l'ouverture du cadavre dans l'abdomen & dans les boyaux „ (comme l'a fait M. *Vicq d'Azur*) “ auroient vraisemblablement contenu de plus grandes masses de „ miasmes & de plus infects que n'en pouvoit contenir le ballon de M. *Paulet* rempli de l'air expiré par le malade mourant ; „ & „ que des vapeurs de l'espece de celles, qu'avoit recueillies M. *Vicq d'Azur*, eussent pu incommoder des Enfans susceptibles de contracter la petite Vérole, si on les leur avoit introduites dans le nez par un tuyau,

„ ou peut-être encore si on avoit fait crever ces vessies sous leurs narines. „

Ce raisonnement paroît fondé ; puisque l'air contenu dans les vessies préparées par M. *Vicq d'Azyr* a opéré la contagion , & que l'air contenu dans le ballon de M. *Paulet* n'a rien opéré.

Ces Médecins ajoutent “ que l'haleine d'un homme expirant de la petite Vérole peut n'être que très peu chargé de miasmes ; que les poumons de cet homme expirant peuvent être sains ; que d'ailleurs le peu de miasmes dont pouvoit être chargé le petit volume d'air compris dans le ballon de M. *Paulet* a pu s'attacher aux parois intérieurs du ballon ; que si on avoit fait lécher aux Enfans ces parois, infectés par le véhicule de l'air, ils auroient peut-être contracté la petite Vérole. “ L'on peut ajouter encore , ce me semble ; que l'aspiration de l'air sorti du ballon n'a été que l'aspiration du moment , & d'une masse d'air très-peu considérable ; qu'il n'y a pas de rapport entre le danger auquel cette aspiration du moment expose , & celui auquel expose l'aspiration de l'air d'une chambre de malade soutenue pendant plusieurs heures ; que l'opération de M. *Paulet* eut été plus simple , & son résultat plus satisfaisant , si durant l'infection il avoit fait séjourner les Enfans sains dans la chambre du malade ; en établissant dans cette chambre des barrières , sans y empêcher la circulation de l'air dans toutes les parties de la chambre.

Des Médecins répondront encore à M. *Paulet* „ qu'il y a des corps sur qui l'inoculation de la petite Vérole n'opère pas , ou sur qui elle opère plus „ difficilement que sur d'autres. „

Jamais l'expérience n'a démontré que l'aspiration momentanée d'un air infecté dut faire contracter le germe

germe pestilentiel. Cent mille expériences prouvent le contraire. Aussi M. *Vicq d'Azyr*, ni moi, n'avons jamais dit "qu'une Bête saine à qui l'on auroit simplement fait traverser une étable infectée, sans qu'elle s'y arrêtât, dut nécessairement contracter l'Epizootie par aspiration.", Mais nous avons vu & nous avons dit "que la *Cohabitation* est un moyen sûr & infaillible de communication; quelque précaution qu'on prenne pour s'assurer que la Maladie ne puisse se contracter ni par le *Contact*, ni par la *déglutition*."

L'*Aspiration*, la *Déglutition*, le *Contact*, sont les seuls moyens infaillibles de faire contracter l'Epizootie à une Bête; mais ni l'*Aspiration*, ni la *Déglutition*, ni le *Contact* ne sont en termes généraux des moyens infaillibles; l'aspiration doit, sans doute, être *suffisante*; & elle l'est "dans le cas de *Cohabitation*.". Le *Contact* doit être *suffisant*; & il l'est dans le cas où le virus s'est introduit dans une playe naturelle ou artificielle.

Ce Veau, "placé par M. *Vicq d'Azyr* dans une étable infectée, & qui avoit pendant qu'il ne mangeoit; point les naseaux renfermés & maintenus dans un panier d'osier frotté d'Huile de Térébenthine," ce veau aspireroit vraisemblablement l'air infecté de l'étable pendant qu'il mangeoit; mais cette courte aspiration n'a pas été *suffisante*, & ce Veau est le seul exemple connu d'une Bête préservée dans le cas de *cohabitation*.

Si l'Epizootie a eu l'air pour agent; si l'air a non seulement la propriété d'en être l'agent; mais s'il en est l'agent principal, comme les expériences de M. *Vicq d'Azyr* & les miennes me semblent le démontrer; il n'est pas probable qu'il soit moins docile envers les autres furies de la même famille.

En effet s'il est vrai, comme plusieurs inoculateurs l'affirment, "qu'on ne parvient pas facilement
 „ à opérer l'inoculation artificielle de la petite vé-
 „ role par de simples frictions, que ce n'est que
 „ *par insertion dans le sang* (à la mode de l'Europe)
 „ ou par *aspiration* (suivant l'usage des Chinois) ou
 „ par *déglutition*, qu'on y parvient avec sûreté, sur
 „ un sujet disposé d'ailleurs à en contracter le ger-
 „ me ; „ si d'autre part l'on considère "combien
 „ peu l'on est disposé à contracter cette Maladie
 „ naturellement par *déglutition* ou par le *contact* pro-
 „ prement dit ; „ [dès lors qu'on admet *que le virus n'o-*
pere nécessairement sur la surface du Corps que pour au-
tant qu'il rencontre une playe, comme l'inoculation arti-
 ficielle paroît le démontrer] comment concevra-
 t'on que la petite Vérole se propage naturellement,
 autant quelle le fait, si ce n'est *par l'aspiration de l'air*
impregné de miasmes varioliques?

M. *Paulet* appuie son opinion du fait "qu'on ar-
 „ rête la peste proprement dite *en élevant des barriè-*
 „ *res sur la terre* quoique la circulation de l'air con-
 „ tinue d'être libre „. Mais M. *Paulet* fait bien que
 ce n'est pas à dix pas des habitations pestiférées
 qu'on élève les barrières le plus avancées, qui en
 défendent l'approche.

On oppose à la Peste du gros Bétail, tout comme à
 celle des hommes, des barrières élevées sur terre; mais
 on ne se borne pas à élever ces barrières à l'entrée de
 l'étable pestiférée ; on les élève à une demie lieue,
 à une lieue de distance du foyer de l'infection, à
 l'entrée de toutes les avenues par où du gros Bétail
 pourroit en approcher : sans cet éloignement, el-
 les seroient très peu utiles.

Ces barrières arrêtent l'une & l'autre peste bien
 moins (selon moi, & comme les expériences de

M. *Vicq d'Azyr* & les miennes m'autorisent à le croire) parce qu'elles empêchent le Contact immédiat des corps, proprement dits, respectivement infectés & susceptibles de contracter le germe de la maladie ; mais surtout, parce que ces barrières empêchent l'aspiration du corps infecté, que l'on nomme *air* ; parce qu'elles empêchent les hommes & les Bêtes d'approcher suffisamment des foyers de la Peste pour aspirer les exhalaisons pestilentielle à portée des foyers dont elles émanent, avant que l'agitation de l'air & la vaste étendue de ses courans ne les ait tellement atténuées qu'elles puissent être aspirées sans danger.

L'On n'arrête pas la peste Epizootique dans une Etable infectée par des *barrières élevées sur terre*, si la circulation d'air & son aspiration continuent d'être libres dans l'étable ; il n'en existe aucun exemple. Je ne pense pas qu'aucun Médecin, instruit & expert, sans excepter *M. Paulet*, croye pouvoir passer sans danger une nuit dans la chambre d'un pestiféré si, plaçant pour sa sûreté entre le malade & lui une double barrière de barreaux, on le privoit de l'usage de tout préservatif contre les effets de l'aspiration de l'air infecté.

M. Paulet, faisant d'abord abstraction des faits, commence par appuyer son opinion du raisonnement & dit "qu'il lui semble *absurde* de supposer „ que la nature ait pu attacher une propriété aussi „ terrible à un élément de l'usage forcé duquel elle „ le fait dépendre la vie de tous les êtres animés, „

Cette manière de raisonner paroît indiquer que *M. Paulet* ne se trouve pas fortement convaincu de la vérité de son opinion. Pourquoi en effet, & à quelle fin, raisonner hypothétiquement lorsque les faits parlent ?

Quoi de plus absurde que de *supposer* que la nature ait attaché à l'existence des animaux l'affreuse propriété de la mort, & celle de leur assujettissement aux dangers, aux infirmités, aux douleurs, aux maux infinis dont leur courte vie est accablée ?

Je demanderois volontiers, à M. *Paulet*, quel coin du voile de la nature on est parvenu à lever par les raisonnements hypothético-systématiques ?

Combien en revanche d'opinions monstrueuses & ridicules n'a pas fait adopter aux plus grands génies cette méthode illusoire & mensongère de vouloir pénétrer les mystères de la nature abstractivement de l'évidence des faits ? Qu'ont ils fait qu'ajouter à la masse des nuages qui nous cachent la vérité ? Leurs systèmes une fois posés, tout ce qui les choque leur paroît absurde, & les suppositions qui les favorisent sont annoncées comme de premières vérités : qu'arrive-t'il ? un homme simple & sans génie découvre une vérité de fait par hasard ; il leve un coin du voile de la nature ; dès lors ce qui avoit été adopté comme une vérité géométrique, est reconnu n'être qu'une supposition chimérique & absurde ; & ce que de grands génies avoient caractérisé comme absurde à supposer, est reconnu avoir existé de tout tems.

Rapprochons nous de la question.

S'il paroît absurde à M. *Paulet* de supposer “ que
 „ la nature ait attaché à l'air la propriété terrible
 „ dont il s'agit.

S'il juge cette supposition absurde “ par la raison
 „ que cette même nature fait dépendre de l'usage for-
 „ cé de cet élément la vie de tous les êtres animés,,.

Il devroit donc, suivant M. *Paulet*, paroître également absurde de supposer que la nature ait attaché une propriété aussi terrible à l'élément de l'eau,

de l'usage non interrompu & forcé duquel elle fait dépendre la vie de tous les animaux aquatiques.

Cependant il est incontestable, je crois, que les corps pestiférés, les poisons, les corps impregnés d'un germe meurtrier se dissolvent dans l'eau, & qu'après leur dissolution, & dans le moment même où elle s'y opere, cet élément sert de canal, de véhicule, aux particules infiniment atténuées, & néanmoins meurtrieres, qui émanent de ces corps.

Que la nature ait tort ou raison, il n'en fera pas moins vrai qu'à cause d'une masse de Lin qu'on aura laissé se dissoudre dans un Etang, d'une étendue proportionnée à cette masse, tout le poisson de cet étang ne doive périr ; & que l'usage forcé de l'élément duquel la nature fait dépendre la vie de tous les êtres animés d'une mer, ou d'un Lac de plusieurs lieues d'étendue, ne les fasse périr tous si l'on jettoit dans toute l'étendue de ce Lac une quantité suffisante de ce végétal.

S'il est vrai que dans les déserts d'Afrique certain vent est mortel si on le respire à son passage ; s'il est vrai que l'aspiration de l'air des marais de la campagne de Rome, que les Italiens nomment *Malaria*, occasionne des maladies épidémiques, dont je me suis garanti, par avis de Médecins de Rome, en portant du Camphre en bouche lorsque je traversois l'Atmosphère, infecté de miasmes vénimeux, de l'usage forcé duquel la nature faisoit dépendre ma vie ; s'il est vrai que les exhalaisons arsénicales tuent si elles sont aspirées à une telle distance du foyer dont elles émanent que l'usage forcé de l'élément de l'air nécessite à en aspirer une quantité suffisante pour que la mort de celui qui respire dans cet endroit doive s'en ensuivre ; il peut dès lors, ce me semble, être absurde de supposer "que la

„ nature n'ait pas attaché à l'air la propriété ter-
 „ rible de rassembler & charier des miasmes véni-
 „ meux & pestilentiels en assez grande quantité à
 „ une certaine distance pour que la maladie ou la
 „ mort de celui qui aspire cet air, dans cette dis-
 „ tance donnée, doive nécessairement s'ensuivre de
 „ cette aspiration,, .

M. *Paulet* appuie son opinion, sur le fait de l'*ab-*
surdité prétendue, du raisonnement que voici.

„ *En s'écartant de l'eau & de la terre infectées, on*
 „ *est sur de se garantir de leur influence ; mais l'air*
 „ que rien ne borne, l'air qui passe sans cesse d'un
 „ poumon à l'autre, l'air qu'une agitation non in-
 „ terrompue fait rouler successivement sur tous les
 „ points du monde, seroit un moyen de destruc-
 „ tion trop efficace s'il pouvoit se charger de par-
 „ ticules pestilentielles ; *il auroit déjà dépeuplé la ter-*
 „ *re cent millions de fois,, .*

Je répons à ceci. Qu'en s'écartant de l'air, suf-
 fisamment infecté pour que son aspiration doive in-
 fecter ou tuer, on est également sur de se garantir
 de son influence.

Qu'en usant de l'eau ou de la terre infectée, mais qui
 ne le seroit pas au point où il faut que ces élémens
 le soient pour opérer la contagion ou l'état de ma-
 ladie, l'on n'a rien à craindre de leur influence.

Pourroit-on s'inoculer la Peste en buvant de l'eau
 d'une Cuve ou nageroit un corps empesté ? per-
 sonne n'en doute. Pourquoi cela ? Parce que l'on
 conçoit que l'eau a la propriété de dissoudre les
 poisons qu'elle enveloppe ; que les miasmes pesti-
 lentiels, atténués par cette dissolution, se répan-
 dent par l'agitation de l'eau de la Cuve dans toute
 sa masse ; parce que l'on conçoit que ces particules,
 quoiqu'extrêmement atténuées & dispersées, con-

servent néanmoins dans l'eau non renouvelée leur qualité contagieuse & meurtrière durant un certain terme, durant lequel l'on ne sauroit boire de cette eau sans s'infecter par la déglutition de ces particules meurtrières.

De même je conçois qu'en respirant l'air d'une chambre fermée où reposeroit un corps infecté de la Peste, on s'exposeroit à la contracter ; je le conçois ainsi, abstractivement des faits qui le démontrent, parce que je conçois l'air comme un fluide dans lequel nous marchons, dans lequel une infinité d'animaux nagent, dans lequel les miasmes pestilentiels se dissolvent, nagent, s'étendent & conservent, malgré leur extrême atténuation, leur qualité meurtrière non pas durant une éternité, mais pendant un certain terme durant lequel ils peuvent ou doivent infecter celui qui se les incorpore par aspiration.

Si l'on verfoit l'eau empestée de la Cuve dans une eau courante, celui qui, à une courte distance de l'endroit où on l'auroit versée, puiseroit de l'eau & en boiroit, ne le feroit pas sans danger : de même je conçois le danger d'aspirer, à une courte distance, l'air qui émaneroit des ouvertures de la chambre empestée dans le cas posé ci-dessus.

A force de s'étendre & de se diviser à l'infini dans l'eau du courant, les particules pestilentielles perdront leur force & leur malignité ; tout comme elles la perdront dans l'air libre, à force de s'y étendre & de s'y atténuer.

Mais, dira-t'on, "elles sont déjà infiniment atténuées dès l'instant où devenues plus légères que l'air même elles s'élevent & nagent dans ce fluide ; elles le sont infiniment plus qu'elles ne doivent l'être pour pouvoir nager dans l'eau & s'y étendre." J'en conviens. Mais sont elles assez atténuées,

dès l'instant où elles s'élevent dans l'air, pour que la qualité qui leur est inhérente ne soit plus à craindre, pour que le venin exhalé ne puisse plus embraser celui qui l'aspire ? c'est ce qui est en question : M. *Paulet* la décide affirmativement ; j'ai cru, & je crois plus que jamais, devoir embrasser l'opinion contraire.

Qui a raison ? ce ne sont pas des raisonnemens hypothétiques qui doivent en décider : l'expérience doit le prouver.

Suivant M. *Paulet* (si, comme je le crois, ses principes sont applicables à l'Epizootie contagieuse) une Bête à Corne saine placée dans une même étable avec une Bête infectée & respirant ainsi l'air de cette étable, ne contractera pas la maladie, si l'on s'assure qu'aucun des corps dont elle souffrira le contact, n'ait pas souffert précédemment le contact d'un corps infecté du miasme Epizootique. Et moi j'ai dit dans mon Mémoire & je répète, que
 „ y eut il cent Bêtes saines dans une étable, éloig-
 „ nées chacune de vingt pas de la Bête infectée,
 „ écartées de vingt pas l'une de l'autre, recevant
 „ leur nourriture du dehors d'un endroit non in-
 „ fecté & ne pouvant pas l'être, elles contracte-
 „ ront toutes la maladie avant le terme de six se-
 „ maines, à moins qu'on puisse les garantir de l'aspi-
 „ ration de l'air de l'étable où elles se trouvent, „

Je dis qu'il n'existe aucun exemple par où le contraire de cette vérité puisse être prouvé ni en *Russie*, ni en *Prusse*, ni en *Danemarck*, ni en *France*, ni dans les *Provinces-Unies*, ni dans les *Pays-Bas Autrichiens*, ni ailleurs.

J'ai dit & je répète que “ par tout où des Bêtes à
 „ Cornes se sont trouvées attachées par des Licols
 „ à des piquets fichés en terre sur une Prairie à quel-
 „ ques

„ ques pas de distance les unes des autres sans pou-
 „ voir se toucher, toutes les Bêtes ainsi disposées
 „ chacune à une distance de dix, vingt, trente pas
 „ d'une autre Bête, ont été infectées dans le terme de
 „ six semaines après le jour où la première de ces
 „ Bêtes ainsi disposées a été reconnue infectée de la
 „ maladie dont il s'agit. „

J'ajoute de plus aujourd'hui “que si l'on pouvoit
 „ garantir dans cette position les Bêtes saines de
 „ l'aspiration non interrompue de l'air, chargé de
 „ miasmes, qui les environne ; & que si, en les
 „ garantissant de cette aspiration, on leur frottoit
 „ le dos avec du Virus ou avec des peaux infectées,
 „ elles ne contracteroient pas nécessairement l'E-
 „ pizootie „ ; les expériences de *M. Vicq d'Azyr* &
 mes observations m'autorisent à l'affirmer.

L'accord qui regne entre ces expériences & mes
 observations me détermine & m'autorise non seu-
 lement à répéter, comme j'ai dit, “que l'air *peut*
 „ contribuer à la propagation de l'Epizootie & qu'il
 „ y contribue *essentiellement*, „ mais de plus à affir-
 mer que “l'air contribue à la propagation à un tel
 „ point, que si l'on pouvoit empêcher la commu-
 „ nication de cette Peste par le véhicule de ce flui-
 „ de, les effets en seroient dès lors si peu sensibles
 „ qu'on cesseroit bientôt de la craindre & de s'en
 „ occuper: „ & “que, dans le supposé que l'air ne
 „ contribuât pas à la propagation de l'Epizootie pes-
 „ tilentielle, il seroit de toute impossibilité que, sans
 „ le vouloir expressément, sans un dessein prémé-
 „ dit & des opérations suivies, on parvint à lui don-
 „ ner une extension tant soit peu considérable. „ je
 le répète cette nouvelle proposition est vraie, ou
 les expériences de *M. Vicq d'Azyr* & mes observa-
 tions sont fausses.

Mes observations, antérieures à celles de *M. Vicq d'Azyr*, & qui m'avoient convaincu de la communication certaine de l'Epizootie par le véhicule de l'air, vous ont frappé, Monsieur, malgré ce que l'expérience de *M. Paulet* avoit d'imposant; vous avez cru que mon opinion pouvoit être conciliable avec celle de *M. Paulet*, & par conséquent n'être pas fautive, quoique *M. Paulet* "niat en général que l'air put servir de ca-
 „ nal aux inoculations meurtrieres des maladies pes-
 „ tilentielles „ ; vous avez trouvé cette conciliation en ce que " les miasmes vénimeux emportés par le
 „ courant de l'air, qui conservent, suivant moi,
 „ leur activité jusqu'à leur dissolution, sont cepen-
 „ dant, suivant mon opinion, bientôt dissous par l'agita-
 „ tion même de ce fluide & cessent alors d'être funestes „.

Vous avez jugé dès lors, Monsieur, que *M. Paulet* eut dû nier moins généralement le fait de la propagation possible des maladies pestilentielles par le véhicule de l'air.

Vous concluez, Monsieur, de ce développement de mon opinion, "que ce n'est dès lors
 „ que d'une communication prompte & immédia-
 „ te qu'il faudroit se garder „. C'est précisément ce que j'ai voulu dire, & ce que je crois avoir dit.

Forcé de répondre directement aux questions proposées, & de suivre les marches différentes que traçoient ces questions; je n'ai cependant eu qu'un seul objet en m'occupant de la rédaction du Mémoire dont il s'agit; celui "d'indiquer le seul remede
 „ qu'il convint d'opposer au mal „.

En m'attachant à prouver "que la ma'adie dont
 „ il s'agissoit, étoit une peste „, je n'ai eu pour objet que de démontrer „ qu'il falloit la traiter comme
 „ pestilentielle „.

Tout le contenu de mon Mémoire, dirigé dans

toutes ses parties vers ce but unique , tend à démon-
 „ trer sur tout que “ pour conserver les bestiaux là où
 „ cette contagion regne, il est indispensablement né-
 „ cessaire de les garder de l’aspiration prompte &
 „ immédiate de l’air qu’exhalent les foyers de cette
 „ peste., Mais le peut-on ? Oui , “ on peut [com-
 „ me je l’ai dit] “ garantir le Bétail des étables saines
 „ de cette aspiration immédiate & prompte., Com-
 „ ment ? “ En éteignant promptement (comme je l’ai
 „ dit) „ les foyers des exhalaisons pestilentielles à
 „ mesure qu’ils s’annoncent ; & garantissant, par des
 „ feux & des fumigations, les étables voisines, jus-
 „ qu’à l’entier enfouissement des corps infectés. „

Mais ne peut-on pas garantir le Bétail des étables
 saines de cette aspiration immédiate & prompte, en
 transférant ce bétail ailleurs ? Oui , on le peut,
 mais il ne faut pas perdre de vue, que “ c’est (ain-
 „ si que je le dit) “ un des caractères essentiels de la
 „ maladie, dont il s’agit, que toute Bête réellement
 „ infectée conserve pendant plusieurs jours, souvent pen-
 „ dant plusieurs semaines, toutes les apparences exté-
 „ rieures de la santé. „

Qu’il résulte de là, que “ dès lors que la maladie,
 „ dont il s’agit, existe dans un endroit, il n’est
 „ aucun signe connu jusqu’à ce jour, à l’aide du-
 „ quel on puisse prudemment affirmer, qu’une éta-
 „ ble quelconque est saine dans l’étendue d’une
 „ lieue & plus à la ronde de la première Bête in-
 „ fectée.,

Que par conséquent “ ce seroit une opération, pru-
 „ dente si l’on veut pour le particulier intéressé,
 „ mais du plus grand danger pour la communauté,
 „ pour la Province, pour l’état, que le déplace-
 „ ment de Bétail de l’endroit où la maladie s’est
 „ déclarée.,.

Mais ne peut-on pas préserver de l'aspiration prompte & immédiate les Bêtes saines d'une étable infectée en les retirant de l'étable, & les plaçant dans un endroit voisin au moment où la première Bête infectée annonce la maladie ? Non, on ne le peut pas, comme je lai dit. Parce que “ dès
 „ l'instant où la première Bête de l'étable est re-
 „ connue infectée par des signes extérieures il est
 „ certain, & démontré dès lors, que depuis plusieurs
 „ jours ou depuis plusieurs semaines cette Bête a
 „ porté en elle le germe de la maladie ; que tou-
 „ tes les Bêtes de l'étable, & qui en ont aspiré l'air,
 „ ont contracté l'Epizootie par une cause quelcon-
 „ que connue ou inconnue ; que chez toutes, avant
 „ le terme de quatre à six semaines, la maladie
 „ s'annoncera par des symptômes extérieurs, quel-
 „ que soit leur état apparent de santé actuelle, quel-
 „ que nourriture, quelque remède ou préservatif
 „ qu'on leur administre „.

Voilà ce qu'on a vu partout, de 1759. jusqu'à ce jour, depuis la grande Tartarie jusqu'aux Alpes, sans qu'il existe un fait prouvé contraire à cette assertion.

Voilà pourquoi il faut se hâter de “ tuer & en-
 „ fouis toutes les Bêtes de toute étable où il y en a
 „ une seule reconnue infectée, y en eut il cent
 „ dans l'étable. „ Opération reconnue infiniment
 utile & nécessaire, en 1711, en *Italie* ; en 1763,
 en *Angleterre* ; en 1769. & de puis, aux *Pays-Bas*
Autrichiens ; de 1776. jusqu'à ce jour, dans toute
 la *France*, & en *Dannemarck* : opération qui seroit
 mauvaise cependant & destructive si l'assertion, que
 je viens d'exposer, & sur laquelle elle est bâtie, étoit
 fausse ; opération qui, par conséquent, seroit dé-
 montrée mauvaise & destructive, autant qu'elle a été

reconnue bonne, utile, & nécessaire, *s'il étoit faux que cette maladie se contractât par aspiration de l'air infecté*; puisque, si cette peste ne pouvoit pas se contracter par *aspiration*, il seroit impossible dès lors que l'affertion, que je viens de rapporter, fut vraie, & qu'il n'y eut aucun exemple prouvé d'un fait contradictoire à cette affertion depuis la date où cette maladie a commencé à être connue jusqu'à ce jour.

Vous finissez, Monsieur, par observer "que la modification, sous laquelle j'ai posé comme certaine la propagation de l'Epizootie par le véhicule de l'air, diminueroit nos terreurs, & sembleroit un peu excuser la nature,,.

Je pense comme vous, Monsieur, que cette modification qui existe, & qui est démontrée exister par les faits, doit diminuer les terreurs de ceux, qui ont nié *en général*, avec *M. Paulet*, que l'air *put* servir de véhicule aux inoculations meurtrières. Justement choqués de l'opinion outrée & fautive de ceux qui admettoient la propagation par ce véhicule à des distances prodigieuses, & sans y fixer de terme, ils ont cru devoir opposer l'extrême à l'extrême, & nier sans limitation ce qui étoit avancé sans bornes, sans preuves, & contre toute vraisemblance.

Ainsi cette dispute, comme tant d'autres, n'aura roulé que sur un abus des mots, sur un mal entendu; & votre conciliation, Monsieur, rendra utiles à la découverte de la vérité des discussions qui n'eussent peut-être produit que de nouvelles erreurs.

Excusons la nature des inculpations dont la charge ceux que *M. Paulet* a eu l'intention de combattre; tachons de jouir en paix des biens que cette bonne mère met à notre portée; ne perdons ce-

pendant point de vue qu'elle semble par fois nous
traiter en marâtre, & tachons de nous garantir des
maux innombrables attachés à l'usage forcé des élé-
mens & des sens, dont elle fait dépendre la vie &
le bonheur de tous les êtres animés,

J'ai l'honneur d'être

Monfieur

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur

F. R. DE BERG.

Bruxelles 12. Février 1780.



E X T R A I T

De l'Ouvrage de M. *Vicq d'Azyr*, Médecin Consultant du Comte d'Artois, Commissaire général en France pour les Epizooties, premier Correspondant de la Société Royale de Médecine, de l'Académie Royale des Sciences &c. intitulé "Ex-
,, posé des moyens curatifs & préservatifs
,, qui peuvent être employés contre les
,, Maladies Pestilentiennes des Bêtes à
,, Cornes,, (Edition de 1776. grand in
8.º de 728. pag.) où se trouve pag. 94.
102, 103, 104, 106, 108, 112, 113,
& 114. ce qui suit.

Dans tous les cas où l'on se propose de con-^{Pag. 94.}
stater l'existence de la contagion, on fera avec
de la filasse deux Tampons que l'on trempera dans la
Bile, dans la Morve ou dans la Chassie d'un Animal
malade; on introduira ces Tampons dans deux playes
faites à la peau d'un Animal sain, dans n'importe
quelle partie du Corps;

1.º La maladie ne se communique point par le ^{Pag. 102.}
moyen des cuirs fraix; ce que M. De Courtivron
a dit avant moi. J'ai inutilement renouvelé les
cuirs sur le dos de huit Vaches, à quatre reprises,
sans quelles aient éprouvé d'autre symptôme que du
dégout pour les alimens; l'appétit leur est revenu
ensuite.

Pag. 103. 2.^o A plus forte raison les cuirs passés à la chaux ne la communiquent pas. Les bestiaux qui ont servi à ces expériences, faites sous les yeux & par les ordres de M. le Baron de Cadignan près l'Eitoure, jouissent encore de la meilleure santé.

3.^o Les habits infectés des hommes qui ont servi dans les Hopitaux vétérinaires, achetés & mis sur le dos de plusieurs bestiaux sains, ont communiqué la maladie à trois sur six : les trois autres ont servi à d'autres expériences.

Pag. 103. 4.^o Les vapeurs vireuses, prises à l'ouverture des cadavres, dans l'abdomen & dans les boyaux, renfermées dans les vessies & introduites par le nez de plusieurs bestiaux sains, par le moyen d'un tuyau, ou crevées sous leurs nazeaux, leur ont communiqué la maladie au bout de dix, douze & quinze jours.

5.^o Ces mêmes molécules, étendues dans l'eau ou du pain trempé dans le Sang ou dans la Bile infectée, ont communiqué l'Epizootie en cinq, six & huit jours.

6.^o En essayant de la communiquer par la voie des frictions, soit avec les mains impregnées de Virus, soit avec du Foin, soit avec des Peaux infectées, les bestiaux soumis à cette expérience ont tous conservé leur santé, excepté un qui a été attaqué de la maladie. Mais j'ai eu de fortes raisons, pour croire qu'il en avoit pris le germe ailleurs. Six ont servi à cette expérience ; un est mort.

Pag. 104. 10.^o J'ai inutilement piqué à diverses reprises, le cuir des Bestiaux sains, avec un Scalpel trempé dans le pus des Bestiaux malades. L'Epizootie ne s'est point communiquée par ce moyen. La dureté du cuir & les poils nettoyoient, sans doute, l'instrument avant qu'il pénétrat plus avant.

14.^o Inutilement j'ai fait frotter d'huile les bestiaux Pag. 107
sains qui vivoient avec des bestiaux infectés, pour
essayer d'éloigner l'introduction du Virus par les po-
res de la peau. La maladie est venue aussi promp-
tement, sans doute par d'autres Organes.

15.^o Après avoir frotté une certaine quantité de Pag. 108
Foin sur le dos des Bestiaux infectés, j'en ai donné
la moitié à un Bœuf sain, qui est devenu malade
au bout de quelques jours. J'ai fait laver & bat-
tre fortement l'autre moitié à plusieurs eaux ; les
Bêtes qui en ont mangé n'ont point été attaquées.

17.^o J'ai nourri longtems un Veau dans une éta- Pag. 108
ble où étoient des Bestiaux malades, sans qu'il ait
été attaqué de l'Epizootie ; je l'avois logé loin des au-
tres bestiaux, dans une espece de Cage faite avec des
Morceaux de Bois ; on lui donnoit des alimens
bien choisis, & une personne qui n'approchoit
point des Bêtes malades, lui frottoit, à diverses re-
prises dans la journée, le Nez & la Bouche avec du
Vinaigre d'Ail très-fort ; pendant qu'il ne mangeoit
point, il avoit les nazeaux renfermés & mainte-
nus dans un Panier d'Osier frotté avec l'Huile de
Térébenthine ; il s'est conservé sain jusqu'à mon
départ.

Il résulte de ces observations, 1.^o Que le Virus Pag. 112
Epizootique n'est contagieux que pour les Bêtes à 113 & 114
grosses Cornes ; 2.^o Qu'il se conserve long-temps dans
les Cadavres avec toute son activité ; 3.^o Que l'Epi-
zootie n'attaque point deux fois le même animal ;
4.^o Que les cuirs frais ne communiquent point la
maladie, étant placés sur le dos des Animaux sains,
à plus forte raison, lorsqu'ils sont passés à la Chaux ;
5.^o Que les habits & couvertures infectées sont con-
tagieux, sans cependant communiquer la maladie
avec autant de promptitude que les alimens, lorf-

qu'ils sont infectés eux-mêmes ; 6.^o *Que les nazeaux sont une voie de communication non aussi prompte que la déglutition, mais aussi sûre ; 7.^o Que les molécules vireuses ne se communiquent point par la voie des frictions ; 8.^o Que la déglutition est la voie la plus prompte & la plus commode pour propager la contagion, ce que l'on a dit, mais ce que personne n'a prouvé avant moi ; 9.^o Que l'inoculation n'offre aucuns avantages réels, sur-tout dans le cas où l'Epizootie est très-meurtrière ; circonstance qui d'ailleurs est la seule dans laquelle elle puisse être de quelque utilité ; 10.^o Que les préparations & les vapeurs salines n'ont point contribué à la rendre plus bénigne, sur-tout qu'elles n'ont point dénaturé le Virus ; 11.^o Que le nombre des plaies n'augmente point le danger, & n'accélère point la maladie ; 12.^o Qu'à l'aide de l'inoculation on peut appercevoir les symptômes véritables & primitifs de l'Epizootie ; 13.^o Que l'inoculation peut apprendre si la maladie qui regne dans un Pays quelconque, est vraiment contagieuse, parce qu'alors, en la pratiquant, l'Epizootie se communiquera avec tous ses symptômes ; 14.^o Que la migration, même souvent répétée, est avantageuse aux bestiaux sains, & que la cohabitation avec les mêmes Bestiaux malades, est un moyen de communication aussi prompt qu'il est assuré.*





